

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner
au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 20.

JEUDI, 18 MAI 1882

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou
par un bon sur la poste.

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Elle regretterait d'user de sévérité à l'égard de ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer. *L'Opinion Publique* est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les États-Unis, \$3.50.

S'adresser à la CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

LES FONCTIONNAIRES PUBLICS

Il n'y a pas de classe plus enviable que celle des fonctionnaires publics ; il n'y a pas de gens qui se trouvent plus à plaindre qu'eux. Comme on les envie, on ne les ménage guère, et dans tous les pays du monde les quolibets pleuvent sur leurs têtes. Ici on les accuse de ne pas même gagner le sel qu'ils mangent ; là, de ne pas boire de café le midi afin de pouvoir dormir au bureau ; ailleurs, de se tenir cramponnés à leur position comme le lierre s'attache au chêne, ce qui faisait dire au président Johnson qu'on voyait des employés mourir parfois, mais résigner, jamais.

Ces quolibets n'empêchent pas les fonctionnaires publics d'être le plus souvent de braves gens, travaillant comme tout le monde, mais dont le sort est beaucoup moins enviable qu'on le croit, et qui ne sont pas aussi malheureux qu'eux-mêmes le pensent. C'est un grand avantage d'avoir un budget fixe et d'être payé à courte échéance. Cette certitude permet à l'homme économe de régler ses dépenses à un sou près, et de ne jamais s'engager au-delà de ses moyens. L'employé ne doit pas s'estimer moins heureux d'avoir sa besogne taillée d'une façon précise et de pouvoir quitter son bureau à une heure peu avancée de la journée. Il a un maître, il est vrai, mais le joug gouvernemental est bien léger lorsqu'on se conforme aux règlements. Enfin il voit l'avenir sans crainte, et c'est beaucoup de se sentir assuré de son pain blanc lorsque tant d'individus ne sont pas certains de toujours avoir du pain bis.

Voilà le beau côté de la médaille que tout le monde voit, mais il y a aussi le revers que les employés connaissent trop. Pour goûter le bonheur du service civil, il faut avoir été casé dans un bon coin. Or, les bonnes places sont rares ; il ne s'en trouve pas une sur dix, et ces bons endroits sont loin d'être des sinécures. Si les employés supérieurs sont assez bien payés, ils sont aussi fort ennuyés et chargés parfois de grandes responsabilités. Ils sont, comme dirait Joseph Prudhomme, les roues du char de l'état, et s'il roule mal, c'est aux roues qu'on s'en prend. Il y a tels fonctionnaires qui dépensent dix fois plus de talent et de travail que les hommes du monde qui gagnent le même salaire. Quant au menu fretin des employés, les salaires ne sont pas assez élevés pour leur faire oublier la sujétion que leur imposent les devoirs de bureaux. C'est ce qui leur fait apparaître comme une lourde chaîne l'odieuse feuille de présence à signer tous les matins pour constater qu'ils sont bien arrivés au bureau au coup de neuf heures et demie. On ne les gâte pas du côté des salaires, et ceux-ci n'augmentent que lentement. On entre dans la bureaucratie en émergeant seulement

\$300 par année, avec une augmentation de \$50 chaque fois que l'on passe d'une classe à l'autre. De là des plaintes, des lamentations, des cris aux passe-droits, au favoritisme, que ne veulent pas entendre ceux qui désirent entrer dans la place. Chose singulière, les victimes réclament les augmentations non en faisant reposer leurs droits sur les services rendus, mais presque toujours sur leur ancienneté. La capacité, les aptitudes aux yeux de certains fonctionnaires ne sont rien ; le temps est tout, peu importe comment on l'a employé.

Mais ce qu'il y a de plus cruel dans la vie de l'employé, c'est la connaissance complète de son avenir. Pour lui, l'ambition et l'espérance qui stimulent les hommes, dorment les rêves qui leur sont si chers, n'ont pas leur raison d'être. Il sait aujourd'hui ce qu'il sera demain, et n'a aucun calcul à faire pour l'avenir ; il n'a qu'à songer à la mort. Les règlements et cette connaissance de l'avenir donnent au service civil des allures monacales, mais non avec toutes les vertus du cloître.

Pendant la dernière session, le parlement s'est beaucoup occupé des employés. Il a longuement étudié un projet de loi destiné à donner plus d'efficacité à ce que nous appelons au Canada le service civil. La loi décrète des examens que devront subir ceux qui aspirent aux emplois publics et s'occupe d'une foule de détails d'économie interne. Cette loi devait être basée sur les conclusions du rapport de la commission qui a été chargée l'année dernière de faire une enquête sur le service civil, mais elle ne les contient pas. Ces conclusions ont paru trop radicales. Les commissaires ont déclaré que les places devaient être données à ceux qui passeraient les meilleurs examens devant des commissaires nommés par le gouvernement, qui n'exercerait plus de patronage. Plusieurs ministres, dit-on, s'étaient rangés à l'avis des commissaires, mais cet avis n'a pas prévalu. Nous nous en réjouissons comme Canadiens-Français. En théorie, ils avaient raison, mais que serait-il arrivé ? Naturellement, la commission n'aurait compté que deux Canadiens au plus contre trois Anglais. Avec toute l'impartialité qu'il est possible de supposer à ce bureau, il n'aurait guère pu nous rendre justice. Il est vrai qu'il n'y a aujourd'hui dans le pouvoir qui nomme aux emplois, que trois Canadiens contre dix Anglais, mais nos représentants seraient appuyés, dans un cas d'injustice flagrante, par toute la députation française, et c'est une force avec laquelle il faudrait compter. Avec une population composée comme l'est la nôtre, le seul moyen que possède la minorité d'obtenir sa part de patronage, c'est le système actuel.

Les examens qu'on impose, dans certains pays, aux candidats aux charges officielles, sont-ils toujours une mesure exacte des aptitudes d'un individu ? Rarement. Il serait injuste de croire que celui qui en sort avec le meilleur numéro est toujours le plus capable. Sont-ce les premiers prix au collège qui sont toujours les premiers dans les carrières qu'ils embrassent dans le monde ? On sait, du reste, comment on se prépare à ces examens. Il se publie des manuels qui vous remplissent un candidat des notions nécessaires à ses examens. Avec de la mémoire, on se bourre la tête de ce fatras et on passe un brillant examen. C'est ce que les Anglais appellent admirablement : *Cramming*. Deux mois après, l'heureux candidat ne sait plus rien, en vertu du principe qu'on ne sait bien que ce que l'on a appris et pratiqué longtemps. Du reste, un homme peut être très faible sur certaines matières qui ne lui seraient d'aucune utilité dans une certaine position, et posséder une spécialité qui l'y rendrait très précieux. Il est prouvé que les meilleurs employés ne pourraient pas subir avec éclat ces examens. Ce que l'on doit exiger des employés, c'est de l'intelligence, une bonne éducation et des connaissances spéciales selon les charges qu'ils sont appelés à remplir. Il est évident qu'une grande connaissance du français et de l'anglais est bien plus nécessaire aux traducteurs que celle des mathématiques indispensables à l'employé des travaux publics et des chemins de fer. Les sciences naturelles ne sont pas de première utilité aux employés du département de la justice, mais doivent faire partie des connaissances de l'ingénieur employé à l'étude des différentes régions du pays.

C'est pour ces raisons que nous inclinons à croire qu'un examen ordinaire doit suffire et que les places ne doivent pas être données à ceux qui sortent avec les meilleurs numéros d'un examen qui a porté sur cent sujets différents. Ce système ne vaut pas plus que celui qui veut que les places soient données à l'ancienneté et que les promotions se règlent toujours sur les années de service. Ceci est encore excellent et applicable lorsque le sujet a du talent. Mais parce qu'un médecin aura assassiné des malades toute sa vie, cela devra-t-il lui donner droit au titre de docteur en médecine ? Un jour, on demandait à Napoléon Ier de l'avancement pour un vieil officier. Le grand capitaine refusa en répondant que les années de service sans les capacités, ne constituaient pas un titre à l'avancement. "Un âne, eut-il fait vingt campagnes sous César, ne serait encore, disait-il, qu'un âne à la vingt-unième."

L'organisation du service civil, son perfectionnement sera toujours une question hérissée de difficultés dans un pays comme le nôtre, où il y a tant d'exigences à satisfaire. Mais quels que soient ses inconvénients et ses désavantages, il n'en continuera pas moins à être l'objectif de bien des ambitions. Des centaines de jeunes gens qui pourraient mieux employer leurs talents et leur énergie dans d'autres carrières, voudront y entrer, et ce n'est qu'après la réalisation de leurs rêves qu'ils constateront que parmi leurs compagnons de bonheur ou de chaîne, tous les élus ne sont pas contents.

LES PARLEMENTS

Enfin, nos députés ont terminé leurs travaux à Ottawa après une session d'un peu plus de trois mois—le parlement s'est réuni le 9 février et a été prorogé le 17 mai. Elle a été des plus laborieuses et des plus pénibles, et nous les féliciterions de pouvoir se reposer sur leurs lauriers, s'il n'était pas écrit qu'ils ne se reposent pas encore. Il paraît en effet que nous allons avoir des élections générales. On serait même porté à croire que d'aucuns préféreraient encore les labeurs d'Ottawa à la lutte électorale.

Le projet de loi qui remanie la carte des divisions électorales d'Ontario a soulevé de longs débats qui ont prolongé la session de plusieurs jours.

Il était temps que la session finisse, car la patience de plusieurs députés était à bout, et samedi ce sentiment s'est manifesté à la séance de la Chambre d'une façon par trop bruyante. Quelques députés se sont avisés de lancer dans la salle de ces petits projectiles appelés *torpedoes*. C'était un vacarme à ne pas entendre tonner nos foudres d'éloquence. Ça manquait de décorum. Sir John et M. Blake se sont levés pour protester contre cette procédure parlementaire d'un nouveau genre. Mais à peine s'étaient-ils assis que les bombes microscopiques éclataient de plus belle. Sir John déclara que depuis quarante ans qu'il était dans la vie publique, il n'avait vu pareille chose. Franchement, c'était par trop de gaminerie : il est entendu qu'à la fin d'une session, bien des choses sont permises qui seraient déplacées en tout autre temps, mais cette fois, il y a eu abus d'un abus !

À Québec, le Conseil Législatif a voté le contrat de vente de la section est du chemin de fer, mais il a repoussé le projet d'une loterie nationale, dont les bénéfices devaient être appliqués à des fins de colonisation. M. Wurtele a fait son exposé financier mardi dernier. Nous l'avons reçu trop tard pour en parler dans le numéro de ce jour. Le parlement de Québec s'ajournera, dit-on, vers le 26 mai.

Nous apprenons que les travaux du nouveau séminaire de Ste-Thérèse se poursuivent activement. La bénédiction de la première pierre aura lieu le 24 courant.

Cette cérémonie sera présidée par Mgr de Montréal et commencera à 9½ a.m., après l'arrivée du train de Montréal. Les anciens élèves et les amis de l'institution seront heureux sans doute de prendre part à cette fête.

LONGFELLOW

Le grand poète américain de Cambridge s'est fait surtout connaître parmi les Canadiens-Français par son délicieux poème d'Evangeline.

Ce récit si attendrissant, si plein de mélancolique poésie, ne pouvait manquer de trouver un écho sympathique chez les frères de lait de ces malheureux Acadiens, dont le barde américain chantait ainsi les infortunes et les aventures.

Nos poètes s'emparèrent du poème et en firent passer les beautés dans notre langue. LeMay lui prêta son rythme naïf et touchant. L'on n'eut plus besoin de recourir à l'original, et bientôt, au lieu de :

This is the forest primeval...

on pouvait lire dans notre belle langue si bien maniée par le poète de Québec :

Salut, vieille forêt! Noyés dans la pénombre, Et drapés fièrement dans leur feuillage sombre, Tes sapins résineux et tes cèdres altiers Qui se bercent au vent sur le bord des sentiers, Jetant à chaque brise une plainte sauvage Ressemblent aux chanteurs qu'entendit un autre âge, Aux guides anciens dont la lugubre voix S'élevait prophétique au fond d'immenses bois! Et l'océan plaintif, vers ces rives brumeuses S'avance en agitant ses vagues écumeuses, Et de profonds soupirs s'élèvent de ses flots, Pour répondre, ô forêt, à tes tristes sanglots!

Oui, Evangeline est un beau poème; il a donné à son auteur plus que des droits à notre admiration, il lui a donné des droits à notre reconnaissance.

Mais ce n'est pas là, suivant moi, l'œuvre capitale de Longfellow.

Où celui-ci a montré le plus de vigueur d'imagination et le plus de véritable originalité, c'est dans le poème indien qu'il intitule Chant d'Hiawatha. Voilà un ouvrage où le chanteur américain s'est placé entièrement en dehors de la note ordinaire, fait non seulement une œuvre à lui, mais une œuvre nationale, et donné enfin toute la mesure de son génie si philosophique et si charmant!

Là rien d'imité, rien de convenu; il a laissé courir fièrement sa pensée, comme ses héros, à travers les bruyères et les savanes, sous les forêts vierges et sur les grands fleuves de notre hémisphère, libre de toute contrainte, l'aile ouverte à toutes les brises des régions inexplorées, flottant au vent de tous les vagues souvenirs, de toutes les mystérieuses légendes, de toutes les fantastiques traditions d'une race qui va finir, et dont le passé est à jamais perdu pour l'histoire.

Il y avait tout un monde de poésie à recueillir sous ce wigwam qui se plie à chaque instant pour se reculer au delà des envahissements journaliers de la civilisation. Longfellow l'a découvert, et l'a exploré mieux peut-être que personne ne le fera après lui.

Et quelle forme vive, neuve, originale! C'est vague, indécis, imprévu. C'est d'un lyrisme sauvage, étrange, fantastique, et en même temps naïf comme le sujet. Enfin, c'est pittoresque comme la langue primitive des peuplades dont il chante les souvenirs.

Qu'on lise l'introduction de ce curieux poème que j'ai traduite vers pour vers et pour ainsi dire mot pour mot, et, bien qu'il soit physiquement impossible de transporter dans une autre langue tout ce qu'il y a de délicates beautés dans l'original, et d'en faire sentir tout l'arôme, je suis sûr que l'on s'empressera de faire connaissance avec l'œuvre tout entière, aussitôt que s'en présentera l'occasion.

LE CHANT D'HIAWATHA

(INTRODUCTION)

Si vous me demandiez d'où me viennent ces récits, D'où ces légendes et ces souvenirs, Avec leurs parfums forestiers, Avec leur humide rosée des prairies, Avec leur spirale de fumée montant des wigwams, Avec leur bruit de grands fleuves rapides, Avec leurs répétitions fréquentes Et leurs sauvages répercussions, Comme celles du tonnerre dans les montagnes. Je répondrais, je vous dirais: Des forêts et des plaines, Des grands lacs septentrionaux, De la terre des Ojibways, De la terre des Dacotahs, Des monts, des marécages, des savanes Où le héron, shuh-shuh-gah Se nourrit dans les roseaux et les joncs, Je les répète comme je les ai entendues Des lèvres de Nawadaha, Le musicien, le doux chanteur.

Si vous me demandiez où Nawadaha A trouvé ces chants si sauvages et si tristes, Découvert ces légendes et ces traditions, Je répondrais, je vous dirais: Dans le nid des oiseaux de la forêt, Dans la hutte du castor, Dans la piste du bison, Dans l'aire de l'aigle! Tous les oiseaux sauvages les lui ont chantés

Dans les marécages et les savanes, Dans les mélancoliques marais, Chetawaik, le pluvier, les a chantées, Ainsi que Mahug, le grand plongeon, l'outarde Wawa, Le bleu héron Shu-shu-gah, Et le coq de bruyère Mushkodasa!

Si vous me demandiez encore, Disant: Qui était Nawadaha? Parlez-nous de ce Nawadaha, Je répondrais, à votre demande, En toute franchise, par les mots suivants: Dans la vallée de Tawasentha, Dans la verte et silencieuse vallée, Le long de charmants cours d'eau, Habitait le chanteur Nawadaha, Tout autour du village indien, S'étendaient la prairie et les champs de maïs Et plus loin se dressait la forêt, Se dressaient des bosquets de pins murmurants Verts en été, blancs en hiver, Toujours soupirant, toujours chantant, Et les charmants cours d'eau, Vous pouviez en suivre la trace à travers la vallée, Par leur course précipitée au printemps, Par leurs bordures d'aunes en été, Par leurs brumes blanches en automne, Par leurs noirs méandres en hiver, Et dans leur voisinage habitait le chanteur, Dans la vallée de Tawasentha, Dans la verte et silencieuse vallée, C'est là qu'il a chanté Hiawatha, Chanté les chants d'Hiawatha, Chanté sa merveilleuse naissance et sa vie, Comment il priait et jeûnait, Comment il vivait, travaillait et souffrait, Pour faire prospérer la tribu des hommes, Pour faire progresser son peuple.

Vous qui aimez les retraites de la nature, Qui aimez les prairies ensoleillées, Qui aimez les ombrages de la forêt, Qui aimez le vent dans les rameaux Et les ondées et les bourrasques neigeuses, Et le cours précipité des grands fleuves A travers leurs rideaux de grands pins, Et le tonnerre dans les montagnes Dont les innombrables échos Battaient comme l'aile des aigles dans leurs nids; Ecoutez ces sauvages traditions, Ceci est le chant d'Hiawatha!

Vous qui aimez les légendes des nations, Qui aimez les ballades populaires, Lesquelles, comme ces voix lointaines Qui nous invitent à nous arrêter et à prêter l'oreille, Parlent sur un ton si naïf et si enfantin Que l'ouïe peut à peine distinguer Si elles sont chantées ou racontées; Ecoutez cette légende indienne, Ecoutez le chant d'Hiawatha!

Vous dont les cœurs sont jeunes et simples, Qui avez foi en Dieu et dans la nature, Qui croyez que dans tous les âges Le cœur humain est toujours le cœur humain, Que même dans la poitrine du Sauvage Il est des désirs, des aspirations, des efforts Pour le bien qu'il ne connaît pas, Que les faibles mains des déshérités Tâtonnant au hasard dans les ténèbres Touchent dans l'ombre la main de Dieu Qui les relève et les affermit; Ecoutez cette simple histoire, Ceci est le chant d'Hiawatha!

Vous qui parfois, dans vos courses A travers les verts sentiers de la campagne Où les viciateurs épineux et enchevêtrés Suspendent leurs aigrettes de baies rouges Aux murs de pierre tout gris de mousses, Vous arrêtez près de quelque cimetière négligé, Un instant, pour méditer et réfléchir Sur une inscription à moitié effacée, Ecrite sans art et sans les artifices de la poésie, Phrases grossières, mais dont chaque lettre Respire l'espoir et pourtant l'angoisse du cœur, Toute cette tendre phraséologie pathétique Qu'inspirent le Présent et l'Avenir; Arrêtez-vous, et lisez cette inscription rustique; Lisez le chant d'Hiawatha!

SYLVAIN FOREST.

CORRESPONDANCE

La lettre que nous publions ici a été écrite dans le chantier que nos lecteurs verront dans nos illustrations d'aujourd'hui.

Chantier de M. Donald Campbell, Rivière Bonne-Chère, 1er Mars 1882. Au Révd P. Provost, Ptre., O.M.I., Collège d'Ottawa. Mon cher Père Provost,

Il est minuit; tout le monde dort autour de moi. Seul, je veille à la lueur d'une chandelle de suif fixée dans un chandelier de bois ciselé à coups de hache. Je suis enfin tranquille ce soir; causons un peu de nos misères:

Ça fait pitié, mon cher Père, de voir comme il n'y a pas de neige par ici. Les quelques bordées qui sont tombées dernièrement sont totalement disparues sous les coups redoublés du soleil et de la pluie. S'il ne fallait adorer et bénir le bon Dieu de tout ce qui nous

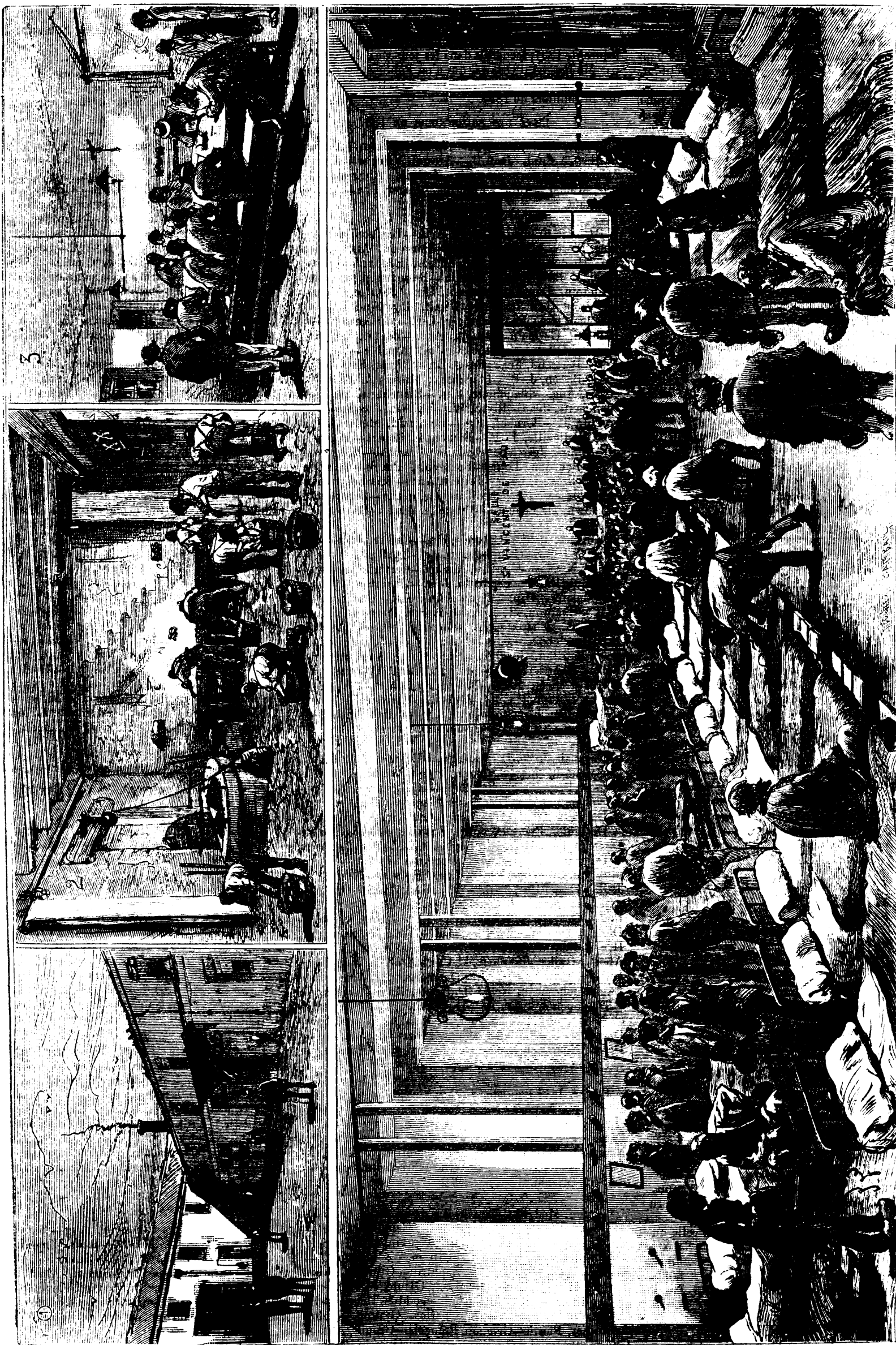
arrive, je vous dirais que ça va bien mal: plus de chemins, et pour surcroît d'infortune, nous venons de perdre notre meilleure jument, par suite de ce fameux Pink-eye, qui est devenu par ici la huitième plaie d'Égypte. C'est au chantier de M. Ladéroute, nom de bien triste augure, que cette pauvre bête a rendu le dernier soupir. Tout le poids du jour retombe désormais sur notre vieux gris qui paraît vivement affecté des ennuis du veuvage. Quant à nos pauvres personnes, il va sans dire que l'entrée de la voiture leur est interdite tant qu'il ne tombera pas quelques pouces de neige. Mais, quelle apparence!... Il a plu toute la nuit dernière, et bon gré mal gré, il a fallu nous mettre en marche ce matin par une pluie battante et faire dix-huit milles dans les chemins les plus affreux. La nature elle-même, d'ordinaire si fraîche et si riante, semble, dans ce pays-ci, s'être mise à l'unisson avec la maussade atmosphère: des chicots noirs, des rochers arides, du gros sable et des fougères sèches... voilà tout le paysage. A cela, ajoutez la boue, les trous, les buttes, les rivières débâclées, les ponts démantibulés, les côtes à quarante-cinq degrés, où il faut nous atteler avec Tom pour tirer la voiture sur les cailloux roulés, et vous aurez une bien petite idée d'une grande route de chantier, quand on n'a qu'un cheval et point de neige. Encore, s'il faisait beau! Mais au-dessus de nos têtes, le ciel gris comme une coupe d'étaim renversée nous déverse son contenu sans en devenir plus sec! Que c'est poétique!... Voilà ce qu'on appelle des ombres dans le tableau, n'est-ce pas?

Eh! bien, mon cher Père, avec cela nous sommes les gens les plus heureux du monde. Arrivés le soir au chantier, nous nous faisons sécher au feu pétillant de la cambuse, puis rien n'y paraît. Il faut bien en prendre son parti. La vie a partout ses épinés; et c'est au prix de ces légers sacrifices que les âmes se rachètent. Certes, elles ont coté bien plus cher que cela à Notre Divin Sauveur! Les nuits où le Grappin faisait le plus de tapage au bon curé d'Ars, ce saint homme disait: "Bon, je vais recevoir aujourd'hui la visite de quelque grand pêcheur." Or, quoique sur une plus petite échelle, nous pouvons dire la même chose après nos grossesses journalières de misère: c'est alors que nos modestes missions portent le cachet visible des bénédictions du ciel, et que nous sommes témoins des retours les plus consolants. Comment alors, pourrions-nous compter nos peines!—Est-ce que nos bons voyageurs ne sont pas, eux aussi, exposés tous les jours aux intempéries des saisons et soumis aux plus rudes travaux? Il est vrai qu'ils ne se gênent pas de s'en plaindre par certains mots dits à la légère, et non consacrés par l'Académie. Mais, grâce aux visites du missionnaire, ces mauvaises habitudes tendent à s'effacer. Je vous assure que beaucoup de désordres, autrefois à l'ordre du jour chez cette classe intéressante de notre population, sont aujourd'hui presque partout complètement disparus. Il y a dix ou quinze ans, dire de quelqu'un: c'est un homme de cages ou un homme de chantiers était une grosse injure. Aujourd'hui, les choses sont tellement changées, que, même cet hiver, j'ai été surpris d'entendre, de la bouche d'une respectable demoiselle, cette appréciation flatteuse: These shanty men are awful nice!

A ce point de vue, les missions des chantiers ont rendu et rendront longtemps à notre pays un service inappréciable de moralisation, et j'oserais dire: "de civilisation." Calculez, en effet, que chaque année, environ 25 ou 30 mille de nos jeunes gens partent pour la forêt. Sur ce nombre, vous aurez, pour le moins, 20 mille Canadiens-Français ou Irlandais catholiques recrutés sur toute la surface du pays, mais principalement dans nos familles agricoles. La plus grande partie de ces voyageurs passent quatre, cinq et même au-delà de dix ans dans cette vie nomade. On ne prétend pas leur faire injure en disant que leurs devoirs religieux ne sont pas toujours la plus forte de leurs préoccupations. En contact journalier avec les dissidents de la plus fanatique espèce, gens quelquefois sans foi et sans mœurs, nos bons Canadiens auraient bien vite perdu tout sentiment d'honneur et de religion, sentiments qui font la gloire et le salut de notre race, si le prêtre catholique n'allait, lui-même, trouver au fond des bois ces brebis égarées, qui, d'elles-mêmes, ne s'approcheraient jamais du bercail. Eh! mon Dieu! on n'a qu'à évoquer l'expérience d'un triste passé. La chose est si vraie, que les voyageurs eux-mêmes savent le reconnaître et nous le dire en toutes rencontres.

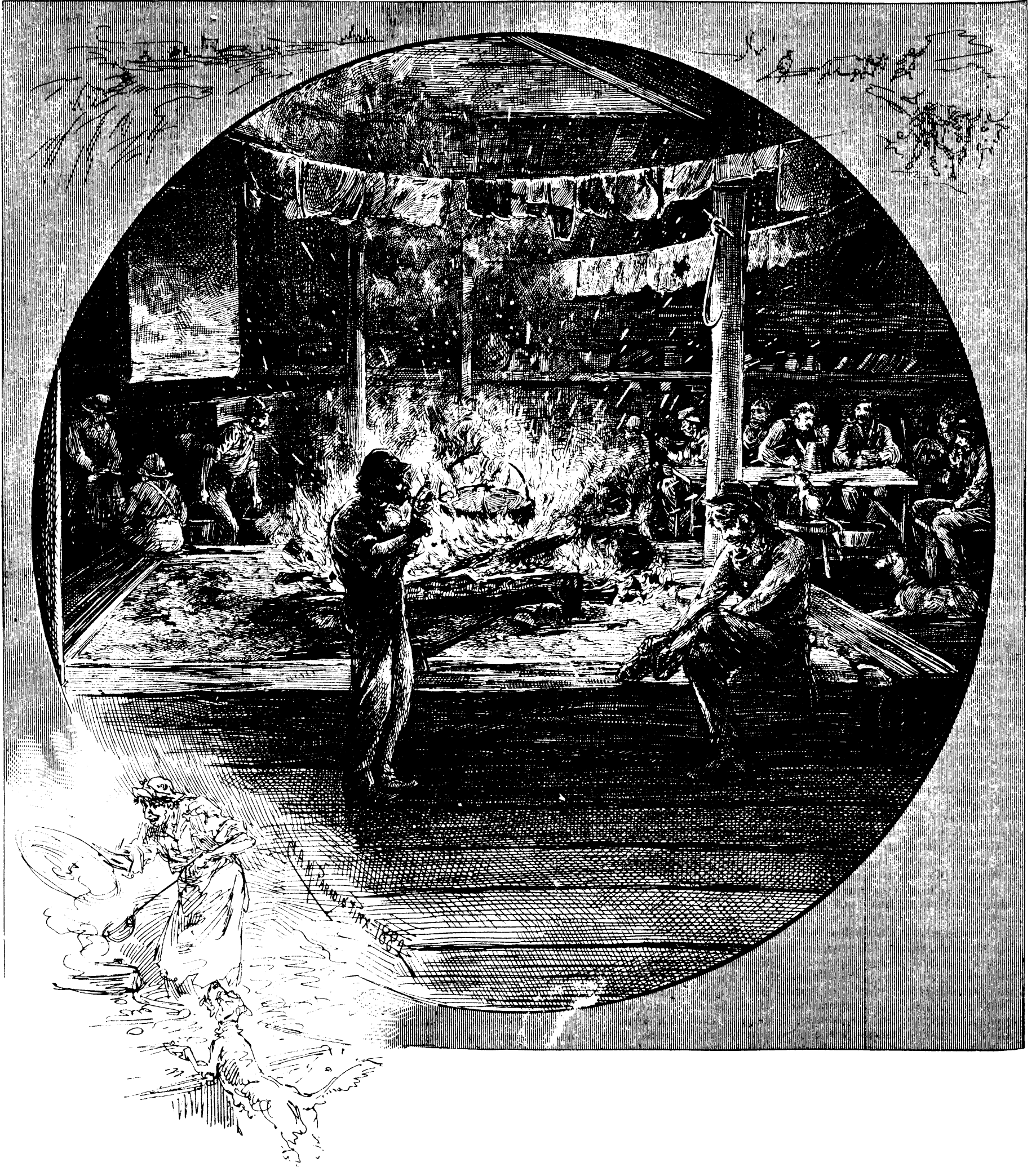
Notre mission est donc à la fois religieuse et patriotique, et voilà pourquoi je suis heureux d'y avoir été envoyé par mes bien-aimés supérieurs, tant pour sauver les âmes que pour faire du bien à notre pays, dans la faible mesure de mon petit possible.

Pendant que nos grands hommes d'Etat font tout en leur pouvoir pour assurer la prospérité matérielle de notre cher Canada, de notre côté, travaillons à lui préparer de nobles citoyens. Nous, dans les forêts, et vous dans le collège de la capitale. Votre collège d'Ottawa a aussi une immense tâche à remplir et certes, je sais que vous ne vous épargnez pas pour la mener à bonne fin. Quelques journaux, qui me sont arrivés à travers les branches, m'ont mis sous les yeux le compte-rendu de vos examens semestriels. J'y vois figurer même dans les classes élémentaires les plus beaux résultats obtenus

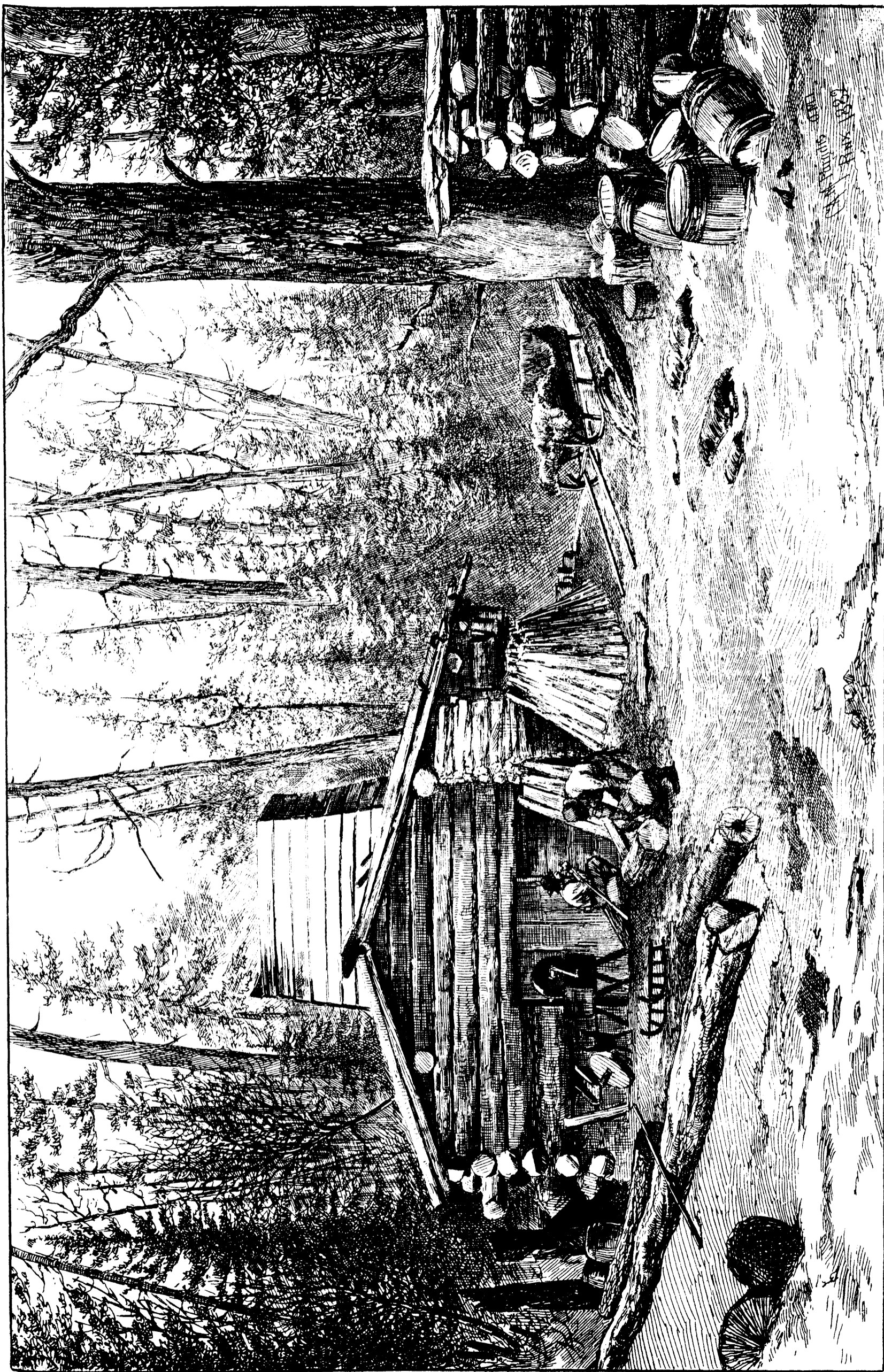


1. La cour d'entrée. — 2. Le lavaino. — 3. Salle de lecture. — 4. Le dortoir où se trouve le bureau des fondateurs.

LA BIENFAISANCE A PARIS. — L'Œuvre de l'Hospitalité de nuit. — Le refuge de la rue de Tocqueville, n° 59, siège de l'Œuvre.



INTÉRIEUR DU CHANTIER DE M. NAPOLÉON LAVIOLETTE, SUR LA RIVIÈRE COULONGES
CROQUIS PAR LE RÉV. C. A. W. PARADIS



EXTÉRIEUR DU CHANTIER DE M. DONAID CAMPBELL, SUR LA RIVIÈRE BONNE-CHÈRE
CROQUIS PAR LE REV. C. A. W. PARADIS

ANNE DU VALMOËT

—
PAR
M. MARYAN.

XXI

(Suite.)

Je me remettrai à mes travaux ; je m'absorberai dans cette jouissance austère, presque douloureuse. M. de Prévèlle disait que chez un poète, c'est la corde de la souffrance qui, en vibrant, produit les accents les plus doux. Eh bien ! je souffrirai ; je suis peut-être une de ces âmes vouées au chagrin, au chagrin latent, mais fécond. Si je pouvais un jour (quelque chose d'enivrant passe dans mon âme à cette pensée), si je pouvais un jour publier ces poésies !... Il me semble qu'elles sauraient émouvoir les autres. Ma vie serait alors remplie. J'aurais trouvé ma voie. Du moins, je l'espère.

Ah ! mon idée me semble folle et me fait peur ! Je désire et je redoute en même temps cette publicité donnée à des sentiments intimes. Mon âme s'ouvre et se referme à la fois. Je n'ose parler de ce rêve à Laurence ni à M. de Douhaut. D'ailleurs, il ne se réaliserait que plus tard.

... J'ai fait, aujourd'hui, une rencontre qui m'a à la fois charmée et attristée. Nous demeurons si près de Sainte-Clothilde que Laurence m'autorise à m'y rendre seule. J'aime surtout à y prier à cette heure tranquille, qui clôt l'après-midi, et je sens plus de recueillement quand le crépuscule tombe sous ces voûtes blanches.

Hier, cependant, j'étais distraite. Mon malheur, je crois, est de n'être point assujettie à une direction assez sévère. Ma mère, si elle eût vécu, m'eût imposé à sa douce autorité. Ma faute est, je le sens, de fuir les conseils qui heurteraient mes aspirations. Dans mon trouble, je priais mal, et je suivais du regard quelques étrangers qui visitaient l'église. Tout à coup je tressaillis. Une jeune femme de tournure élégante, très simplement vêtue, s'était arrêtée près de moi. C'était Marguerite de Lacy, ma plus chère amie du couvent, avec laquelle j'avais entretenu pendant deux ans une de ces correspondances que l'éloignement ou la dissemblance des milieux dénoue presque fatalement. Je fis un pas vers elle, elle retint une exclamation de joie, dit quelques mots aux amis qui l'accompagnaient, et m'entraîna hors de l'église. Je parle ici de cette rencontre parce qu'elle m'a vivement impressionnée. Marguerite était la plus gaie, la plus brillante des jeunes filles ; elle était avide à la fois de savoir et de plaisir, intelligente, aimable et jolie. Nous nous disions toutes qu'elle ferait un beau mariage, malgré sa pauvreté. Ses premières lettres, en quittant le couvent, me peignirent avec un peu de mélancolie l'intérieur besogneux de son père, seul parent qui lui restât. Ce père mourut bientôt, et elle contracta une union à laquelle, je le devinai aisément, la raison l'entraînait seule. Mon cœur se serra, il me sembla qu'elle était à jamais entraînée au-delà de l'orbite où j'espérais me mouvoir, et qu'il n'y aurait plus rien de commun entre cette existence dénuée de joie et la mienne. Elle m'écrivait de moins en moins souvent, et il y avait plus d'un an que je n'avais reçu de ses nouvelles. Mais quelle douce surprise de la retrouver toujours jolie, gaie et aimable !

—Je pars ce soir, me dit-elle ; quel dommage de te rencontrer si tard ! Je n'ai d'ailleurs passé que trois jours à Paris, et j'ai hâte de revoir mon cher moi. Il a fallu une affaire urgente pour m'éloigner de mon mari et de mon cher baby. Mais je réclame ta visite, tu ne peux me refuser ; je suis bien heureuse de t'avoir revue, mais je le serai bien davantage quand je te recevrai dans mon modeste domaine. Ah ! folles que nous étions quand nous forgions mille théories sur le bonheur ! Il nous le fallait brillant. Le mien est obscur, et cependant, si doux !

—Ainsi, tous tes rêves sont comblés ?

—Mes rêves ! dit-elle en riant, ils se sont tous évanouis en fumée. Mais tous les besoins de mon cœur, ces besoins sérieux et doux que nous méconnaissions en prenant pour eux nos ambitieux desirs, ceux-là sont amplement satisfaits. Comment ne serait-on pas heureuse, ajouta-t-elle, attachant sur moi ses beaux yeux si brillants que le sourire et les larmes semblaient s'y confondre, quand on a la certitude d'être tendrement aimée, et l'humble confiance d'être utile ?... Adieu, Anne, on m'attend. N'oublie pas ta promesse, et viens voir le nid modeste, mais bien doux, où le bon Dieu a abrité mon bonheur.

Être aimée, être utile. Est-ce donc là le mot du bonheur comme du devoir ?

XXII

Ce jour même, tandis qu'Anne épanchait ainsi son âme, M. de Douhaut était assis dans le salon voisin, en face de madame de Valmoët. Celle-ci s'occupait à quelque ouvrage de femme, tandis que le savant s'absorbait dans un silence dont il sortait à peine pour répondre par monosyllabes à sa charmante hôtesse. Mais chaque fois qu'elle levait les yeux sur lui, elle rencontrait son regard inquiet, dans lequel elle lisait clairement son admiration. — Et en effet, elle n'avait jamais été plus charmante qu'en ce moment, vêtue de cachemire gris, un nœud de dentelle blanche attachant son col, ses beaux cheveux relevés de cette manière à la fois classique et négligée qui n'appartenait qu'à elle, et le cadre qui l'entourait s'harmonisait si bien avec sa personne. Elle avait pour principe que la toilette d'une femme se compose de tout ce qui l'entoure, de son salon aussi bien que de sa robe.

Elle cessa de parler, et parut uniquement occupée de son travail. Peut-être devinait-elle que quelque chose de grave allait se passer, que son avenir était en jeu ; mais sa respiration douce et égale ne trahit pas plus d'agitation que son visage pâle et fin.

—Je ne sais comment vous dire ce qui remplit mon cœur tout entier, commença enfin M. de Douhaut d'une voix basse et tremblante.

C'était vrai, et son émotion n'était pas feinte.

Bien des fois, depuis quelques semaines, il avait voulu parler, et cette sorte de timidité ou de crainte qui, à tout âge, accompagne un sentiment sincère, l'avait retenu ou glacé.

—Qu'avez-vous donc à me dire ? demanda madame du Valmoët avec une nuance d'étonnement, et déposant aussitôt son ouvrage sur le guéridon placé près d'elle. Est-ce qu'il s'agit d'Anne ?

—Non. Vous devez savoir. Vous avez dû deviner. Il rejeta ses cheveux gris en arrière avec un geste nerveux, et dit, parlant lentement et s'interrompant de temps à autre par l'excès de son émotion :

—Je suis très seul, très malheureux. Ma maison me semble cruellement déserte. Depuis... depuis qu'un grand chagrin m'a frappé, je n'ai goûté de joie que dans ce salon, où tout est harmonieux... et... sympathique.

Une légère nuance rose colora les joues de madame du Valmoët, et ses lèvres s'entr'ouvrirent comme pour laisser échapper un soupir de triomphe.

M. de Douhaut s'était arrêté. L'image d'Alix, si peu aimée, sitôt oubliée, se dressait soudain devant ses yeux, et il croyait entendre de nouveau ces paroles qui revenaient parfois à sa mémoire comme un remords : « Edmond, je vous en prie, consacrez-moi cette soirée !... »

Il secoua la tête, comme pour chasser la vision importune, et reprit, répondant à ses propres pensées :

—Ma femme était très belle, très douce et très bonne. Je lui garde un souvenir attendri. Mais elle-même m'eût conseillé de mettre fin à cette solitude qui m'accablait.

Il rencontra les yeux pleins de douceur et de sympathie de madame du Valmoët. Ses joues pâles s'animèrent à leur tour, et il reprit avec une passion contenue dont la pauvre Alix n'avait jamais connus les accents :

—Mais je vous aime comme je n'ai aimé personne — personne, entendez-vous... ? Votre présence me fascine, et il me semble, près de vous, que jusqu'à ce jour je n'avais jamais été jeune !... Dites, voulez-vous accepter mon nom et prendre place à mon foyer ?... Vous aussi, vous êtes seule ; laissez-moi le soin de votre vie, et donnez le bonheur à mes derniers années !

Madame du Valmoët avait caché son visage dans ses petites mains tremblantes ; elle releva tout à coup la tête et balbutia :

—Comment puis-je vous répondre ? Je suis tellement surprise !... Ne cédez-vous pas à un entraînement passager, à... un caprice ?

—Oh ! ne parlez pas ainsi ! Vous voyez bien que je suis sincère, que ma vie entière est suspendue à votre réponse ! Je suis arrivé à l'une de ces heures de découragement où, sans un peu de bonheur, la ligne du devoir même est près de fléchir. L'étude, qui a été jusqu'ici ma passion première, presque unique, me montre tout à coup son côté stérile et aride. Je suis seul pour recueillir le succès, et il me semble vain. Qui sait ? L'homme de travail s'ensevelira peut-être dans l'oubli s'il n'est doublé d'un homme heureux, et si ses efforts ne sont soutenus par... une Egérie.

Madame du Valmoët sourit.

—Quoi ! prétendez-vous donc rejeter sur moi une si lourde responsabilité ? Songeriez-vous vraiment à priver de vos labours et de votre gloire votre pays qui les attend ?... Et votre bonheur, cette chose sacrée, ajouta-t-elle plus bas et en rougissant, est-il réellement entre mes mains ?

—Oui, oui ! Répondez-moi ! s'écria-t-il avec angoisse.

—Demain... Mon ami, revenez demain.

—Pour entendre dire que vous consentez ?... Oh ! je vous en conjure !

—Peut-être... Laissez-moi, je ne puis rien dire ce soir. Non vraiment, mon ami... A demain.

Il n'obtint pas sur-le-champ, malgré ses instances, ce qui tant désiré. Elle resta seule, enivrée par son triomphe, songeant au nom célèbre qui deviendrait le sien, à la situation qui s'offrirait à elle, à la fortune dont elle disposerait. L'homme même un peu égoïste de cette nature sèche, plus capable de passion que de tendresse, satisfaisait son amour-propre. Mais elle s'éveilla de son rêve enchanteur en entendant la porte s'ouvrir, et le pas léger de sa belle-fille glisser sur le tapis.

—Je croyais que M. de Douhaut était avec vous, dit Anne avec surprise.

—Il vient de partir, répondit madame du Valmoët avec un peu d'embaras.

—Si tôt ? Et comment allait-il aujourd'hui ?

—Mais aussi bien qu'à l'ordinaire, je le suppose.

—Ne l'avez-vous pas trouvé, ces temps derniers, triste et préoccupé ?

—Mais... non, dit Laurence, se demandant avec inquiétude où la jeune fille voulait en venir.

—Anne s'assit, songeuse, et reprit en secouant la tête :

—Oh ! je le connais bien ! Il était fiévreux, anxieux... Pauvre ami ! Ce premier et douloureux anniversaire, qui est si proche, réveille en lui de poignants souvenirs. Il ne se consolera jamais !

Elle essaya quelques larmes, et madame du Valmoët répliqua doucement, en l'observant avec attention :

—Mais, ma chère enfant, vous êtes toujours extrême dans vos sentiments et vos... suppositions. Je me suis laissé raconter que... C'est-à-dire que les amis de M. de Douhaut se préoccupent à cause de sa santé même, de l'isolement où il vit, et... désirent le voir... contracter une seconde union.

—Lui !... ?

Ce fut tout ce que put dire la jeune fille. Elle sourit aussitôt d'un air incrédule, et madame du Valmoët reprit, légèrement piquée :

—L'aimez-vous donc si peu que vous ne lui souhaitiez pas un peu de bonheur pour ces heures de la vieillesse qui sonneront pour lui plus tôt que pour un autre ? Désirez-vous le voir toujours sans consolations ?

—Oh ! il y a des douleurs qui suffisent à remplir une vie ! Qui remplacerait celle qu'il a perdue ?

Madame du Valmoët mordit sa lèvre.

—Ainsi, vous n'admectez pas les secondes noces ?

—Si fait... Mais la remplacer, elle, et y songer avant qu'une année ait passé sur sa tombe, c'est impossible, vous dis-je, et M. de Douhaut serait offensé et blessé d'une allusion de ce genre.

Laurence ne répondit rien, et parut de nouveau absorbée par son travail à l'aiguille.

XXIII

On venait d'apporter deux lettres au docteur Sertan, l'une portant le timbre de Blois, l'autre celui de Paris. Il reconnut immédiatement l'écriture large et masculine de la première de ces missives, et déchirant vivement l'enveloppe, il lut ce qui suit :

« Beaubois, 15 avril 187... »

« Je suis complètement remis, mon cher oncle, et prêt à entreprendre ce voyage que vous-même avez jugé utile à ma

santé morale et physique. Je n'attends plus que votre autorisation pour boucler mes malles... Peut-être irai-je serrer la main d'un de mes vieux amis ; mais je ne m'attarderai pas dans son heureux ménage, dont le spectacle pourrait, en ce moment, aviver encore mes regrets.

« Maintenant que mon secret vous est connu, et que vous avez appris quel fatal et stérile effort m'a mis aux portes du tombeau, j'éprouve toutefois un plus vif chagrin de m'éloigner de vous... »

« Vous m'avez pardonné, n'est-ce pas, de n'avoir point suivi votre conseil et tenté une dernière démarche auprès de mademoiselle du Valmoët ? Je l'ai vue d'assez près pour être persuadé de son indifférence, et il a fallu que je fusse bien épris, bien infatué, j'ose le dire, pour essayer d'en triompher. Mon succès l'eût-il conquise ? Peut-être. Mais était-ce là une chose désirable ? Quelle part eût eu son cœur à un tel consentement ?

« Quoi qu'il en soit, ce succès m'a fait défaut ; n'en parlons plus, et essayons d'oublier. C'est mon devoir d'homme et de chrétien, je tâcherai de n'y point faillir... »

« Non, je ne veux pas être de ceux qui font peser leur fardeau sur les épaules d'autrui, et qui, parce qu'ils ont souffert, se retranchent dans la coupable immobilité d'une sombre misanthropie. Je ne me détacherai ni du monde ni des intérêts auxquels je me suis voué. Quand de nouvelles scènes et une existence plus active auront affaibli le souvenir encore trop vif qui m'assiège parfois, je reviendrai ici, et j'essaierai de reprendre ma vie à la page où je l'ai laissée... »

« Adieu mon cher, mon meilleur ami. Ne vous attristez pas à mon sujet. Un cœur qui veut oublier n'est-il pas à demi guéri ?

« Adieu encore ; ma pensée vous suivra sans cesse. Que Dieu vous rende heureux ?... Et elle, elle aussi !... »

« Mon oncle... Ah ! mon oncle, celui qu'elle choisira l'aimera-t-il autant que je l'ai aimée ?... »

Le docteur se frotta vivement les yeux, peut-être pour refouler une larme près de se faire jour, et il ouvrit la seconde lettre avec un mouvement plein de brusquerie.

Celle-ci était signée de M. de Douhaut, et contenait ces lignes :

« Mon cher Sertan,

« Nous ne nous voyons pas souvent, malgré une vieille et ancienne amitié ; nous sommes l'un et l'autre absorbés par une passion exigeante et un travail impérieux. Mais je sais que je puis réclamer de vous un service dont je vous serai profondément reconnaissant.

« Vous savez mieux que personne à quel vide m'avait condamné la perte d'une compagne incomparable, à la mémoire de laquelle je garderai toujours un tendre respect. Elle ne m'a pas laissé d'enfants pour peupler ce foyer, aujourd'hui si désert, et j'entrevois dans une perspective peu éloignée la vieillesse et sa douloureuse mélancolie. Ma femme elle-même, qui me portait une affection si dévouée, m'eût conseillé de nouer d'autres liens. Vous comprendrez peut-être qu'il m'eût été difficile de fuir les nouvelles espérances qui s'offraient à moi au déclin de mon âge mûr, quand vous saurez que j'ai offert mon nom à une femme bonne et charmante, dont ce mariage assure le sort et aussi, j'ose l'espérer, le bonheur. Je veux parler de madame du Valmoët... »

Le docteur s'interrompit, et éclata d'un rire amer.

—Je le savais, murmura-t-il entre ses dents, et les yeux fixés sur cette place où Alix lui avait dit avec douceur : « J'ai éprouvé des chagrins particulièrement répulsifs à ma nature, mais maintenant j'y suis résignée... »

—Oui, pensait-il, c'est ce qui devait arriver... Sa nature était trop haute pour être comprise d'une nature médiocre ; mais Douhaut s'éprend de madame du Valmoët, autre nature médiocre, au niveau de la sienne... C'était prévu !

Il se pencha deux ou trois fois à sa fenêtre avec autant de violence que s'il eût voulu se précipiter, puis, ayant aspiré longuement l'air doux et frais qui montait jusqu'à lui, il reprit sa lecture.

« Un seul point noir nous préoccupe. Vous savez combien Anne est extrême dans ses opinions ; sa belle-mère a vainement essayé de la préparer à cet événement ; elle se refuse à comprendre que deux êtres éprouvés puissent, en se réunissant, chercher un peu de bonheur. Elle vous aime beaucoup, et de vous seul peut-être, elle accepterait la perspective de notre mariage. Nous penserons aussi à fixer son sort... Madame du Valmoët a certains projets dont elle veut vous entretenir, et qui trouveraient peut-être sa belle-fille mieux disposée qu'autrefois... »

« Je compte sur votre affection et votre tact. Anne étant destinée à vivre sous notre toit jusqu'à son mariage, il nous semblerait pénible de voir s'introduire parmi nous des éléments de froideur ou de mécontentement.

« Merci d'avance, mon cher Sertan, de ce service que vous nous rendez, je n'en doute pas. Je vous en serai sincèrement reconnaissant, et je vous serre bien affectueusement la main. »

Le docteur demeura longtemps pensif, tantôt immobile, tantôt se livrant à une pantomime désespérée. Enfin, il prit son chapeau, et sortant à pied se dirigea d'un pas vif vers la maison de madame du Valmoët.

Il sonna délibérément, et, quelques instants après, fut introduit auprès de Laurence. Les manières de la jeune femme étaient calmes ; mais ses yeux, plus brillants que d'ordinaire, exprimaient tour à tour le triomphe et une certaine anxiété.

—Que vous êtes bon ! s'écria-t-elle en tendant vivement les deux mains au docteur.

Puis, devant son ton glacial, elle s'arrêta, embarrassée, et murmura doucement :

—Ah ! je vois bien que vous m'en voulez !... Il eût fallu me dévouer à Anne, dut-elle m'échapper bientôt et me laisser à ma solitude !... »

—Pas du tout, vous êtes dans votre rôle, et je comprendrais parfaitement que vous songiez à une seconde union.

—Alors, c'est contre votre ami que vous êtes fâché ?

—Contre lui ? Et pourquoi ?

—Vous aviez une grande affection pour madame de Douhaut... ?

—Oui, certes ; mais son mari ne l'a jamais comprise. Je vous souhaitais pour votre bonheur, madame, d'être moins parfaite qu'elle... »

(La suite au prochain numéro)

On dit qu'un québécois du nom de Moreau est au nombre des survivants de l'expédition de la *Jeannette*.

M. LE PLAY

" LA PAIX SOCIALE "

En rentrant à Paris, j'apprends la triste nouvelle : M. Le Play est mort ; cette grande intelligence s'est éteinte. Cette belle et paisible lumière qui brillait au milieu de nos ténèbres vient de disparaître.

Quelques intéressants que soient les projets de M. de Freycinet, les décrets de M. Ferry et les discours de Gambetta, je demande au lecteur de lui parler de ce grand mort.

Et d'abord, que je dise comment je l'ai connu.

C'était à la fin de 1871 ; à cette époque néfaste qui nous a menés directement où nous sommes aujourd'hui. J'étais encore moins attristé par nos malheurs que dégoûté par le spectacle qu'offrait l'Assemblée.

Depuis un an je ne vivais qu'au milieu des mécontentements et des rivalités, au milieu des ambitions et des compétitions. Depuis un an, je ne voyais que de petits hommes et de petites choses... quand une lettre m'arrive, m'assignant un rendez-vous place Saint-Sulpice.

Je n'avais jamais lu aucun livre du maître. Pour moi, M. Le Play était l'organisateur de l'Exposition universelle, mais la " Paix Sociale " m'était absolument inconnue.

Je me rends place Saint-Sulpice, je monte l'escalier sévère de ce paisible hôtel, j'entre dans ce grand salon si connu des fidèles.

Près de la cheminée j'aperçois un vieillard de petite taille, au regard étincelant, qui me tend la main et, sans préambule, sans phrases inutiles, me montre du doigt une table où des livres sont rangés dans un ordre parfait.

" Jeune homme, me dit-il, vous voyez là trente années d'études, d'observations et de voyages. Ce grand in-folio, qui est près de la muraille, en a été le premier résumé ; mais n'ayant pas tardé à reconnaître que c'était trop lourd pour les estomacs français, j'ai réduit l'œuvre en ses trois volumes que vous voyez ici... Puis, m'étant de nouveau aperçu que mes concitoyens ne pouvaient le supporter, j'ai condensé les trois volumes en un seul, jusqu'au jour où j'ai résumé le livre en cette brochure, qui, elle-même, a été réduite à ces quelques pages.

" Vous, faites le contraire ; commencez par ces pages ; et, si vous pouvez les supporter, passez à la brochure, puis vous remonterez aux volumes..."

Je veux répondre par quelques politesses banales ; je dis que très certainement je lirai ces livres avec beaucoup d'intérêt, que je reviendrai place St-Sulpice...

Il m'arrête d'un geste et, avec une douceur et une autorité que je n'ai jamais rencontrées dans ma vie, il me dit : " Pas de phrases inutiles, la vie est courte.

Nous nous reverrons si, pour le bien de notre cause, nous y trouvons tous deux notre intérêt. Les rapports des hommes entre eux, quand ils ne sont ni parents, ni amis, sont les intersections de deux intérêts, comme un point est l'intersection de deux lignes. Nos monuments sont précieux, écoutez bien ce que je vais vous dire." Et avec cette parole sobre et nerveuse qui lui était particulière, il me fait le résumé de sa vie et de ses ouvrages.

" Voyez-vous, me dit-il, autrefois je suis parti à travers l'Europe : allant jusqu'à ces régions de l'Asie qui sont comme le grand réservoir du genre humain.

" Et après vingt-quatre années d'études et de voyages, je me suis convaincu qu'il y avait certaines basses sur lesquelles reposaient toutes les sociétés humaines, celles de l'Orient comme celles de l'Occident ; celles de l'antiquité comme celles du moyen âge.

" Partout, chez ces peuplades que nous appelons sauvages comme chez ces peuples que nous appelons barbares, j'ai trouvé une organisation basée sur la nature des choses, sur les mœurs, sur le climat, avec le respect de la religion, de la coutume et des autorités sociales..."

" Nous, peuple de la révolution, nous sommes les seuls sur le globe, dans le passé aussi bien que dans le présent, qui ayons l'espérance de vivre, après avoir détruit Dieu, la famille et la tradition.

" Il nous reste les apparences trompeuses d'une brillante civilisation ; mais au fond, la vie de la nation est atteinte dans ses sources mêmes, et ces peuplades qui vivent de pêche et de chasse, et que nous traitons avec dédain, ont devant elles l'avenir, tandis que nous sommes frappés à mort.

" Cette guerre sociale, que nous cherchons à combattre, ne fera que grandir, parce qu'elle est fatale. Elle est, non pas dans les hommes, mais dans les choses. Nous pourrions réunir des armées, nous pourrions faire de terribles exécutions, déporter, emprisonner, fusiller... le mal renaîtra toujours, car le mal est en nous !

" Nous avons déjà renversé onze gouvernements et créé une vingtaine de constitutions : nous pourrions renverser et créer, sans termes et sans repos ; tant que nous aurons le même peuple, nous aurons les mêmes mœurs.

" C'est donc dans ce peuple, et non dans ses gouvernements, qu'il faut chercher la vraie cause du mal ; car, sans nier leurs fautes, on peut dire que ces gouvernements ont moins failli en abusant de leur principe qu'en s'inspirant des erreurs mêmes de la nation.

" Et ce mal vient, avant tout, de deux choses : l'anéantissement des coutumes, auxquelles notre pays a dû sa grandeur et sa force, et la disparition d'une classe dirigeante, classe sans laquelle aucune société n'a jamais pu vivre.

" A la place de lois violentes, proclamées en un jour de révolution, par des hommes sans passé, il y avait autrefois la Coutume, née de la force des choses ; du climat, des mœurs, du caractère des habitants ; transmise par la tradition et conservant sans effort les croyances, les idées, les pratiques établies à l'atelier et au foyer des ancêtres.

" Les familles, réunies par groupes, étaient elles-mêmes protégées par les autorités sociales qui, ayant reçu de Dieu la richesse, l'intelligence ou le talent, gardaient religieusement la coutume des ancêtres et la transmettaient aux descendants.

" Aujourd'hui, les individus sans traditions, sans groupes, sans protection, ayant perdu la coutume et n'étant plus dirigés par les autorités sociales, sont livrés à un abandon, cause de tous nos malheurs.

" A aucune époque, dans aucune contrée, il n'y a eu d'exemple d'un pays pouvant vivre dans de pareilles conditions. Aussi, les ouvriers que nous appelons des révoltés, sont-ils des abandonnés, qui, fatalement, doivent faire ce qu'ils font aujourd'hui.

" La société n'étant plus maintenue en ordre par l'autorité du père sur la famille, du maître sur les serviteurs, du patron sur les ouvriers, du citoyen le plus digne sur ses concitoyens, les ouvriers se sentant sans protection et sans appui, s'agitent éternellement pour échapper à ces maux et retrouver la sécurité. Egarés, ainsi que les patrons, et cherchant le remède en dehors de la coutume, ils s'épuisent en essais impuissants et en vagues aspirations vers un ordre de choses impossible et inconnu ; vers une transformation ou un renversement de la société que de misérables révolutionnaires leur promettent sans terme et sans repos.

" Quand on accuse la Révolution de tout le mal, il remonte bien au delà.

" Après des alternatives de réformes et de décadences trop longues à dire ici, et qui se sont succédées depuis le moyen âge, je vois l'origine immédiate de tous nos maux dans la monarchie absolue de Louis XIV, qui, au lieu de suivre les admirables traditions d'Henri IV, détruisit nos institutions, porta les premiers coups aux classes dirigeantes, empiéta sur les libertés de la noblesse et du clergé, et propagea ainsi cette triste égalité qui se produit par voie d'abaissement.

" Désormais, les traditions indispensables à la vie journalière d'une société disparurent avec les nobles, les prêtres, les magistrats qui, au milieu de la corruption du siècle, s'étaient montrés fidèles à la religion, à la coutume et à la monarchie.

" Les autorités sociales, privées de leur pouvoir légitime par les empiétements des fonctionnaires, n'eurent plus la force de supprimer les attentats commis contre la Constitution nationale. Et la France, ainsi faite par Louis XIV, fut prête pour le despotisme de la Convention et des Bonaparte.

" Dès lors, nos Assemblées démocratiques furent conduites à s'appuyer sur les individualités les moins estimables : notabilités scandaleuses du clergé, légistes et lettrés corrompus... enfin, tous ces hommes violents, habiles à soulever dans les rues les passions populaires, et qui, depuis quatre-vingts ans, agitent notre malheureux pays.

" Dès lors se perdit en France le respect de Dieu, du père et de la femme.

" Dès lors il n'y eut plus que des familles sans foyers, des ouvriers sans patrons, une société sans autorités sociales, un pays sans coutume, des richesses sans devoirs, c'est-à-dire le chaos, et, à travers ce chaos, l'envie et la haine fatalement déchainées.

" Voyez-vous, les temps sont graves. Je l'ai dit à l'empereur devant M. de Morny : " Sire, on vous trompe. Votre empire mourra de deux choses : le suffrage universel et la théorie des nationalités.

" Les nationalités vous conduiront à ceci : que l'Alsace sera Allemande.

" Et le suffrage universel vous conduiront à ceci : que le palais où je vous parle, sire, sera sans doute détruit."

Pour moi, je ne saurais dire ce que j'éprouvais en écoutant cet homme extraordinaire.

On le sait, arrivé à un certain point de la vie, il est rare que, dans l'ordre politique et social, des idées nouvelles puissent nous apparaître.

En dehors de la science, ce qu'on appelle des idées nouvelles, ce sont des idées déjà connues, présentées sous une autre forme, placées dans un nouveau cadre, éclairées d'un certain rayon.

Or, pour la première fois, il m'apparaissait des horizons nouveaux, que je n'avais même pas encore soupçonnés.

Celui qui m'y conduisit n'avait certes pas cherché à y attirer le voyageur. Le chemin était âpre et rude ; on n'y voyait ni une fleur ni un brin d'herbe... Pas de halte possible, et, jusqu'au sommet, l'auteur n'avait pas daigné y faire passer le moindre rayon de soleil...

Mais quelles surprises ! Mais quel horizon !... Habitué que j'étais aux petites idées de nos petits politiciens de Versailles, quelle stupeur d'entendre un pareil langage !

De suite, je m'étais mis à lire les fameux volumes. Selon l'ordre du maître, " j'avais remonté."

J'avais remonté de la brochure à la Paix sociale—de la Paix sociale à l'Organisation du travail—de l'organisation à la Famille—de la famille à la Réforme—de la Réforme aux " Ouvriers européens."

Chemin rude et superbe qui m'avait fait connaître tous les enthousiasmes et tous les dérangements.

Mais, une fois la route parcourue, j'avais compris certaines paroles qui m'auraient singulièrement surpris jadis. J'avais compris le sceptique Sainte-Beuve disant : " Il n'existe pas de plus belles pages de moralité sociale et politique." J'avais compris le chrétien Montalembert s'écriant : "... Je m'imbibe goutte à goutte de l'œuvre de M. Le Play, à raison de quatre pages par jour ; et je n'hésite pas à proclamer que cet homme a fait le livre le plus fort de notre siècle !"

Malheureusement, quand je voulais communiquer mes impressions aux lecteurs, j'étais absolument impuissant.

D'ordinaire, quand nous prenons un livre, nous nous donnons la satisfaction d'en souligner certains passages ; véritable hommage rendu à notre intelligence, qui aime à se dire comme l'abeille : Voilà le butin que j'ai su recueillir, et tout le reste est à laisser...

Or, ici, rien de semblable ; lorsque je m'étais mis à la besogne, grand avait été mon étonnement de voir que dans le premier chapitre, j'avais souligné toutes les pages, et que, dans chaque page, j'avais marqué toutes les lignes.

La fatigue est d'autant plus grande que l'on n'y trouve pas, comme dans les livres ordinaires, ces remplissages, ces développements inutiles, ces digressions légères, où l'esprit se repose et se détend, après les pages trop nourries.

Dans l'œuvre de M. Le Play, ni repos, ni relâche ; quelque chose de condensé, de substantiel, comme ces extraits Liebig qui nous viennent d'Amérique... des idées qui se présentent coup sur coup, aussi pressées qu'elles sont rigoureusement coordonnées.

Là, la critique n'a pas la joie d'éclairer les parties saillantes. Nulle saillie, nul point lumineux. Dans cette vaste étendue, tout est également en relief, tout est rangé dans le même ordre implacable, comme le serait un immense damier. Si on veut en extraire une idée, on arrache du même coup toutes les autres, qui viennent fatalement à la suite, tellement liées ensemble qu'on ne peut en détacher aucune.

Maintenant, si d'un mot on veut définir la doctrine de M. Le Play, on peut dire que c'est la condamnation absolue du rôle politique des classes dirigeantes en France.

C'est la doctrine large et magnifique de la régénération sociale et religieuse opposée à l'esprit de division, à l'esprit de coterie et à la guerre intestine qui nous a perdus.

Aussi, les conservateurs ne s'y sont pas trompés. Les uns après les autres, tous venaient place Saint-Sulpice, tous écoutaient cette parole... Un instant ils restaient frappés de la grandeur de la doctrine... puis peu à peu, ils désertaient la maison de ce grand penseur pour retourner à leurs luttes et à leurs compétitions.

Et, en effet, qu'est-ce qui pouvait les attacher là ?

A Versailles, c'était bien mieux ! Les légitimistes pouvaient dire que tout le mal venait des orléanistes. Les orléanistes pouvaient s'en prendre aux bonapartistes. Les bonapartistes aux républicains. Les républicains aux catholiques ; les catholiques aux protestants...

Avec M. Le Play, c'est impossible, M. Le Play disait : " Le mal n'est pas chez les autres, il est en vous.

" Ce n'est pas l'Empire qui a corrompu la France ; c'est la France qui, par sa corruption, a mérité d'avoir l'Empire.

" Ce n'est pas la République qui désorganise la France ; c'est la France qui, par le suffrage universel, a mérité d'avoir la République..."

Le moyen de supporter de pareilles doctrines ! Aussi, après avoir consacré quelques lignes à l'œuvre de la paix sociale, chacun de nos politiciens désertait un temple où il n'y avait nul aliment pour ses passions.

C'est lorsque cette désertion a commencé que j'ai le plus admiré M. Le Play. Au lieu de se laisser influencer par l'opinion, il a continué paisiblement son œuvre, sans un instant d'amertume, parce qu'il était sûr d'être dans le vrai.

J'allais souvent dans cette maison bénie, c'était pour moi un grand spectacle que ce vieillard entouré de sa famille, instruisant les jeunes gens et leur enseignant " la vérité."

A mesure que je trouvais les hommes de notre époque plus petits, je trouvais cet homme plus grand.

Aujourd'hui, je n'ai que le temps de jeter ces quelques lignes à la hâte. Mais le lecteur me pardonnera de revenir sur ce sujet.

J'expliquerai alors comment il a manqué une seule chose à ce grand penseur, c'est un écrivain médiocre pour vulgariser ses idées.

SAINT-GENEST.



UN AMATEUR DE MUSIQUE.

Concert de M. et Mme Martel

Comme il nous a été impossible d'assister au concert Martel, nous donnons ici le compte-rendu de cette soirée que nous empruntons à la *Minerve* :

Hier soir, à la salle Nordheimer, affluence nombreuse, élégante et choisie.

C'est le privilège des concerts donnés par ces deux vaillants artistes, d'attirer les amateurs et les dilettanti. Rien que de naturel à cela, car ces soirées musicales assez rares—deux par année au plus—offrent, outre l'intérêt de la composition et l'exécution d'un programme de bon goût, un intérêt particulier : celui qui s'attache au progrès de l'éducation musicale s'élève d'aptitudes diverses atteignant à des résultats artistiques après un cours d'études de six mois à un an.

C'est dans cette sorte de concours que les familles et le public peuvent juger des dispositions des jeunes cantatrices, de la méthode de l'enseignement et du talent des professeurs.

À l'œuvre on connaît l'artisan ; et convier chacun à venir apprécier les fruits d'un travail délicat, c'est évidemment vouloir abandonner par dédain toute supercherie, tout *humbug*, afin de se créer les meilleurs titres à l'estime et à la confiance de tous.

La première partie du concert s'est ouverte par un duo pour piano et violon, exécuté par Mlle L. Mullarky et son professeur, M. O. Martel. Le sujet, "Fantaisie brillante de M. Léonard," est emprunté à l'opéra de Faust. Mesure, rythme, toutes les qualités qui décelent le goût et l'habileté d'un bon accompagnateur, Mlle Mullarky les a fait ressortir dans un jeu sûr et sobre qui révèle le tempérament d'un artiste et la science d'une musicienne.

Mlle G. Bazinet, dans son grand aria de "Trouvère," a montré les ressources et la souplesse d'une voix parfaitement dirigée. Chaque audition de cette personne révèle de sensibles progrès.

M. Arthur Graham, journaliste de profession, et chanteur par occasion, doit être complimenté pour l'art et la méthode avec lesquels il tire d'un organe un peu faible, des effets pleins d'expressions. Il a appris et beaucoup retenu, et s'il chantait les charmants articles qu'il écrit au *Canadian Illustrated News*, ils seraient irrésistibles.

Mentionner M. Oscar Martel, exécutant la *Fantaisie caprice* de Vieuxtemps, serait épuiser le vocabulaire des éloges que l'on décerne aux virtuoses de haute valeur. Dire qu'il a été ce qu'il se montre dans ses bons jours est satisfaisant. Quel jeu classique ! quel dédain de toute exagération et quel respect pour l'œuvre !

Mlle E. Peltier, une nouvelle venue, gazouille comme une fauvette, sans effort ni fatigue ; les trilles, les roulades, elle s'en joue, et semble, en chantant, parler sa langue maternelle. Félicitons-là d'une prononciation excellente et dépourvue d'affectation. Petit oiseau deviendra grand si Dieu lui prête vie !

Une romance irlandaise, dite avec le sentiment de mélancolie naturelle aux airs de ce pays, nous a montré, sous un autre aspect, le talent de Mlle Mullarky.

M. Bisailon, avocat, a rempli l'intermède en déclamaient avec beaucoup de naturel, de bonne humeur et d'entrain, une fantaisie en vers "la Mouche," qui a soulevé l'hilarité de la salle.

Mlle Virginie Mount a dit le grand air de *Lucie* avec une perfection rare. Le timbre de sa voix est pur, il a je ne sais quoi de cristallin qui pénètre et remue ; les notes égales, veloutées et d'une irréprochable justesse, flattent et charment l'oreille.

"Ne touchez pas à la Reine," par Mlle Ledoux, a fait valoir toutes les qualités d'une voix puissante et les ressources d'un registre fort étendu.

Quant à Mlle Mary Scanlan, ses "variations sur le Carnaval de Venise" ont surpris et charmé l'auditoire. On ne saurait avoir plus de douceur et de flexibilité.

Le morceau final, "La sérénade de Braga," légende volage, chantée à l'unisson, par toutes ces voix jeunes et fraîches, a produit un grand effet. Le public est sorti enchanté de cette soirée, qui a mis en relief élèves et professeurs, et honoré la ville de Montréal.

Disons que les toilettes de ces jeunes artistes étaient d'un goût exquis. Chacune d'elles avait adopté une couleur, et cette succession de nuances produisait le meilleur effet.

En somme, bonne soirée pour tous : élèves, professeurs et public.

\$200 de récompense.— Cette récompense sera payée à quiconque donnera des informations pour la découverte et la conviction des personnes vendant des Amers de Houblon falsifiés, contrefaits ou imités, ou toutes autres préparations avec le mot de *Houblon*, en vue de frauder le public. Les véritables *Amers de Houblon* ont une gerbe de houblon vert imprimée sur le blanc de l'étiquette, et sont les seuls purs et le meilleur remède contre les maladies du foie, des rognons et du système nerveux. Méfiez-vous de toutes les autres préparations annoncées dans les journaux comme étant les "Amers de Houblon." Quiconque débitant aucune contrefaçon sera poursuivi.—Compagnie manufacturière des Amers de Houblon, Rochester, N.-Y.

NOUVELLES DIVERSES

Le gouvernement anglais offre une récompense de \$50,000 pour l'arrestation des meurtriers de Phenix Park.

Les Sœurs du couvent des Ursulines, qui doivent aller au lac Saint-Jean, sont parties mardi pour leur nouvelle mission.

Washington, Iowa, 14.—Il est tombé cinq à six pouces de neige ici hier.

Les récoltes sont très endommagées.

Une dépêche de Londres dit qu'il est probable que M. Gladstone va donner sa démission comme chancelier de l'Echiquier.

D'après une lettre de l'évêque d'Ottawa, le pape a décidé d'envoyer un nouveau délégué au Canada, où il arrivera dans le courant du mois de juin.

Les Irlandais de la ville de Québec ont tenu une assemblée à la salle Victoria, et ont adopté des résolutions condamnant et abhorant le crime odieux commis à Dublin.

L'éminente cantatrice Mme Albani vient d'être décorée par le souverain des îles Sandwich. Le roi Kalakawa lui a envoyé son ordre pour le Mérite, accompagné d'une lettre gracieuse dans laquelle il exprime, en termes des plus flatteurs, l'admiration que lui a causée le talent remarquable de l'artiste canadienne.

Deux pages, employés à l'Assemblée Législative de Québec, nommés Collins et Shields, se sont querellés samedi dernier, quand le premier tira un couteau et en frappa son adversaire, lui infligeant une vilaine blessure dans le dos. Collins a été arrêté, et une enquête s'est ouverte devant le magistrat de police.

M. l'abbé Collin, parti pour l'Europe au commencement de la semaine dernière, a pour compagnon de voyage, M. l'abbé Archambault P.S.S., vicaire de l'église Saint-Jacques depuis deux ans. M. l'abbé Collin doit se rendre à Rome et nous reviendra dans quatre ou cinq mois. M. l'abbé Archambault s'arrêtera en France, où il passera, nous informe-t-on, huit mois dans la solitude de la retraite.

Il y a quelques jours, Glasgow Williams est allé à l'église baptiste Ebenezer, à Wilmington, Caroline du Nord. Pendant qu'il faisait ses dévotions, une jeune fille qu'il courtisait, Melvine Stewart, est entrée et a pris place sur le *peu* à côté du sien, en compagnie d'un rival, James McFarland. Williams a exhibé son revolver et tué McFarland. Il a tiré aussi sur Melvine, mais il l'a manquée.

Le bruit se répand de plus en plus, à Roxton-Falls, P. Q., et les environs, que M. l'abbé Larue, qui a péri dans son presbytère incendié, a été assassiné d'abord et qu'ensuite le feu a été mis à la maison pour faire disparaître les traces du crime. Le motif du meurtre aurait été le vol. M. Larue avait en main d'assez fortes sommes appartenant à la paroisse. Après le feu, on a trouvé le coffret, contenant ces valeurs, ouvert et placé de façon à faire croire qu'il avait été forcé.

Le jour même de l'incendie, une altercation assez vive avait eu lieu chez le curé entre lui et quelques-uns de ses paroissiens à propos des affaires de l'église. Ces derniers auraient même menacé le défunt de le frapper. Tout cela jette des soupçons sur la nature de cette mystérieuse affaire. Les autorités sont, paraît-il, sur la piste des coupables.

ACCIDENT FATAL À SAINTE-THÉRÈSE.— Un nommé Francis Eagan, âgé de 50 ans, a été tué accidentellement samedi dernier, vers 8½ h. a. m., sur la voie du chemin de fer du Nord, à Sainte-Thérèse. Le défunt résidait autrefois à Montréal, au chemin Papineau. Il avait acheté une terre à Chelsea, en arrière de St-Lin.

Vendredi, il reçut un télégramme lui mandant que sa femme était morte à Montréal, où il l'avait laissée. Le matin, il partit de St-Lin avec son fils pour aller entermer sa femme. Le train de St-Lin s'arrêta à la jonction de Ste-Thérèse pour se joindre au train de St-Jérôme. Eagan descendit du convoi près de la gare. Voyant que les chars se remettaient en mouvement pour changer de voie, il crut qu'il allait manquer son train.

Il voulut monter sur le train, mais un serre-frein lui dit que le convoi ne partait pas immédiatement et qu'il devait prendre patience. Egan ne voulut plus l'écouter. Il essaya de gravir les marches de la plateforme, sa canne l'embarassa et il tomba sur la voie, entre le char de première classe et le char à bagage.

Les roues des wagons lui passèrent sur les jambes qui furent complètement coupées. Au moment du départ du train, le malheureux n'avait plus que quelques instants à vivre.

Le *Western Catholic*, de Chicago, rapporte : Il est constaté par l'évêque Gilmour et aussi par les membres les plus respectés de notre clergé qu'ils ont souffert du rhumatisme et ont employé avec succès l'Huile de St. Jacob, après avoir essayé vainement d'autres remèdes. Plusieurs de nos propres connaissances qui ont souffert de cette terrible maladie n'ont obtenu de soulagement qu'après avoir fait usage de l'Huile de St. Jacob.

M. Joël D. Harvey, collecteur du revenu des États-Unis, a dépensé, pour remèdes, près de deux mille dollars pour son épouse qui souffrait horriblement du rhumatisme, et ce n'est qu'après avoir fait usage de l'Huile de Saint Jacob qu'elle sentit du soulagement. Cette huile a accompli ce que la science médicale n'avait pu faire.

Nous pourrions donner une foule de témoignages de ce que nous avançons ici. M. J. A. Conlam, bibliothécaire de l'Union Catholique de cette ville, dit :

"Je désire ajouter mon témoignage à la suite de tant d'autres, pour prouver de l'efficacité de l'Huile de St. Jacob. Une seule bouteille m'a guéri du rhumatisme. Je donne ce témoignage dans l'intérêt et pour le bien de mes semblables.

J. A. CONLAM,
"Bibliothécaire."

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirop Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. *Les Trochisques de Brown* pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'irritation, guérissent l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chantres. Depuis 30 ans que ces *Trochisques* sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.

LES ÉCHECS

Montréal, 18 mai 1882.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure.

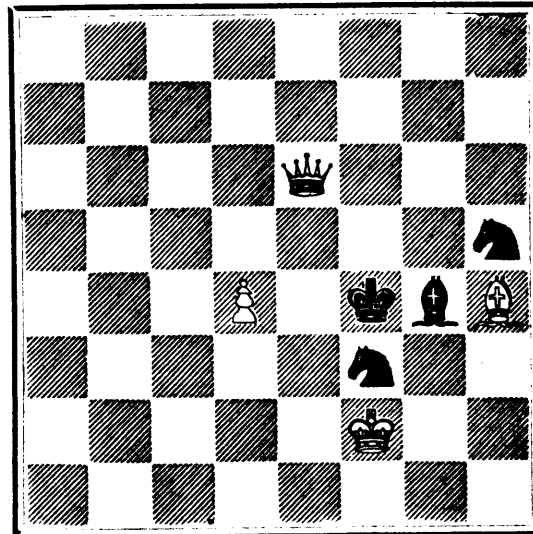
SOLUTIONS JUSTES :

No. 309. — MM. Paul Paradis, Saint-Jean ; N. H. Guérin, Montréal ; F. H. Gingras, Trois-Rivières ; L. O. P., Sherbrooke ; L. Dargis, P. Fabien, M. Lafrenais, Montréal ; Un amateur, Terrebonne ; N. P., Sorel ; H. Lupien, V. Gagnon, S. Tudieu, Eusébe J. Maurien, Québec.

PROBLEME No. 310.

Composé par M. ARTHUR NAPOLÉON.

NOIRS.—4 pièces.



BLANCS.—4 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION.—No. 309.

Blancs.
1 T 3e R
2 C ou F, échec et mat.

Noirs.
1 Ad libitum.

L'HUILE ST-JACOB

MARQUE DU COMMERCE



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME.

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enfures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendus Par Tous Les Drogistes Et Commerçants De Medecines.

A. VOGELER & CIE.,

Baltimore, Md., U. S. A.



LIGNES DE TÉLÉGRAPHE

DE SELKIRK A EDMONTON

AVIS

DES soumissions cachetées seront reçues par le sousigné jusqu'à MIDI de MERCREDI, le 17e jour de MAI prochain, en une somme ronde, pour l'achat de la ligne de télégraphe du Gouvernement (compréant les poteaux, fils, isolateurs et instruments) entre Selkirk et Edmonton.

Les conditions sont qu'il sera entretenu une ligne de communication télégraphique entre Winnipeg, Humbolt, Battleford et Edmonton, et que les messages du gouvernement seront transmis gratis.

Les soumissionnaires devront mentionner, en sus de la somme ronde qu'ils sont prêts à donner pour la ligne de télégraphe, le taux maximum qu'ils chargeront au public pour la transmission des dépêches.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 18 avril 1882.



RIVIÈRE OTTAWA

Canaux de Grenville et Ste-Anne

AVIS AUX ENTREPRENEURS

DES soumissions cachetées, adressées au sousigné et portant la suscription: "Soumission pour bois pour portes d'écluses," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des mailles de l'Est et de l'Ouest, jeudi, le 11e jour de MAI prochain, offrant de fournir et livrer le et avant le 3e jour d'octobre 1882, du bois de chêne et de pin, scié de dimensions propres à la construction de portes d'écluses pour les nouvelles écluses à Grecco's Point, canal Grenville, et la nouvelle écluse à Ste-Anne, rivière Ottawa.

Le bois devra être des qualités décrites et des dimensions stipulées sur une feuille imprimée que l'on pourra se procurer en s'adressant soit en personne ou par lettre à ce bureau, où l'on pourra aussi obtenir des formules de soumission.

Rien ne sera payé sur le bois avant qu'il n'ait été livré à l'endroit voulu sur les canaux respectifs, ni avant qu'il n'ait été examiné et approuvé par un officier préposé à ce service.

Les entrepreneurs devront se rappeler qu'un chèque de banque accepté pour la somme de \$300 devra accompagner la soumission; cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat pour fournir le bois aux prix et conditions mentionnés dans l'offre.

Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

Le département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 15 avril 1882.

BULLETTIN MENSUEL

DU

Bureau de Poste de Montréal

MAI 1882

Table with columns: Distribuées, DÉPÊCHES, Fermées. Rows include destinations like Ontario et Etats de l'Ouest, Québec et Provinces Maritimes, etc.

(A) Sacs pour Char Palais ouverts jusqu'à 8.45 heures a.m. et 9.15 p.m. (B) Sacs pour Char Postal ouverts jusqu'à 9.00 heures p.m.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Echantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.,

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK AVOCATS, No. 7, Rue St-Jacques (AU SECOND MONTRÉAL)

Hon. J. A. MOUSSRAU | J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. | F. D. MONK, B.C.L.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. Les Pilules de Golvin sont un puissant dépuratif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de LA SANTÉ. En purifiant le sang, elles ont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouveau. Se vendent dans toutes les Pharmacies. Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Olivier-de-Serres, Paris. A Montréal, LA VIOLETTE & NELSON.

Compagnie du chemin de fer du Pacifique canadien

La COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE CANADIEN offre à vendre des terres dans la FERTILE CONTRÉE de Manitoba et le Territoire du Nord-Ouest, moyennant certaines conditions de culture, à raison de

\$2.50 L'ACRE

Le prix d'achat est payable un sixième comptant et la balance en cinq versements annuels avec intérêt à six pour cent.

UNE REMISE DE \$1.25 L'ACRE

est allouée pour la culture, tel que décrit dans les règlements agraires de la Compagnie.

LES TITRES DE PROPRIÉTÉS

de la Compagnie, que l'on peut se procurer dans toutes les agences de la Banque de Montréal, et dans les autres institutions financières du Canada, seront

RECUS A DIX POUR CENT DE PRIME

sur leur valeur au pair, plus les intérêts composés, pour et en paiement du prix d'achat, diminuant d'autant par conséquent le prix de la terre pour l'acheteur.

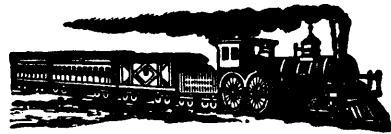
Des conditions spéciales seront faites aux compagnies d'émigration et d'agriculture.

Pour copie des règlements agraires et autres détails, s'adresser au commissaire des terres de la compagnie, JOHN McTAVISH, à Winnipeg, ou au sousigné,

(Par ordre des directeurs.)

CHARLES DRINKWATER, Secrétaire.

MONTRÉAL, 1er Décembre 1881.



CHEMIN DE FER Q. M. O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE LUNDI, 2 JANVIER 1882,

Les trains partiront comme suit:

Table with columns: MIXTE, MALLE, EXPRESS. Rows include Depart of Hochelaga pour Ottawa, Arrivée à Ottawa, Depart of Ottawa pour Hochelaga, etc.

Service local entre Aylmer, Hull et Ottawa. Tous les Trains de Passagers sont pourvus de Chars-Palais le jour et de Chars-Dortoirs la nuit. Les Trains allant et venant d'Ottawa font coïncidence avec les trains allant et venant de Québec. Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m. Les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal et quittent la Station du Mile-End dix minutes plus tard qu'à Hochelaga.

Bureau Général, 13, Place d'Armes

BUREAUX DES BILLETS:

13 PLACE D'ARMES, 202 RUE ST-JACQUES, } MONTRÉAL. VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUÉBEC. VIS-A-VIS L'HOTEL RUSSELL, OTTAWA.

L. A. SÉNÉCAL, Surintendant-Général.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS,

No. 11, Cote de la Place-d'Armes. MONTRÉAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY, C.R. F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROUSSEAU, L.L.B.

LORGE & CIE.

21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.



Chemin de Fer Intercolonial

1881—Arrangements d'Hiver—1882

A partir du 21 Novembre 1881, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Table with columns: Part de Pointe-Lévis, Arrivée à Rivière-du-Loup, etc. Rows include Rimouski, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Moncton, Saint-Jean, Halifax.

Ces trains font la connexion à la Jonction des Chaudières, avec les trains du Grand-Tronc qui partent de Montréal à 10.00 p.m.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche.

Les trains quittant Halifax à 2.45 p.m., et St-Jean à 7.25 p.m., et arrivant à Montréal à 6 hrs. a.m., en faisant connexion à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 8.10 p.m., restent à Campbellton le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON,

Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est,

No. 12, rue Saint-François-Xavier, ancien local du bureau de Poste, Montréal.

D. POTTINGER,

Surintendant-en-Chef.

Moncton, N.-B., 15 nov. 1881.—52 f.

Advertisement for HOP BITTERS. (A Medicine, not a Drink.) CONTAINS HOPS, BUCHU, MANDRAKE, DANDELION. AND THE PUREST AND BEST MEDICAL QUALITIES OF ALL OTHER BITTERS. THEY CURE All Diseases of the Stomach, Bowels, Blood, Liver, Kidneys, and Urinary Organs, Nervousness, Sleeplessness and especially Female Complaints. \$1000 IN GOLD. Will be paid for a case they will not cure or help, or for anything impure or injurious found in them. Ask your druggist for Hop Bitters and try them before you sleep. Take no Other. D. I. C. is an absolute and irresistible cure for Drunkenness, use of opium, tobacco and narcotics. SEND FOR CIRCULAR. All above sold by druggists. Hop Bitters Mfg. Co., Rochester, N. Y., & Toronto, Ont.